

tant établis dans le seul port fréquenté , se trouvaient à portée de saisir les occasions les plus favorables pour vendre et pour acheter ; avantage inappréciable dans un pays où le commerce éprouve des vicissitudes continuelles. La Guadeloupe , la Grenade , suivirent l'exemple de la Martinique. Les mêmes besoins les y déterminèrent.

La guerre de 1744 arrêta le cours de ces prospérités. Ce n'est pas que la Martinique se manqua à elle-même. Sa marine, continuellement exercée, accoutumée aux actions de vigueur qu'exigeait le maintien d'un commerce interlope , se trouva toute formée pour les combats. En moins de six mois , quarante corsaires armés à Saint-Pierre se répandirent dans les parages des Antilles. Ils firent des exploits dignes des anciens flibustiers. Chaque jour on les voyait rentrer en triomphe , chargés d'un butin immense. Cependant , au milieu de ces avantages , la colonie vit sa navigation , soit au Canada , soit aux côtes espagnoles , entièrement interrompue , et son propre cabotage journellement inquiété. Le peu de vaisseaux qui arrivaient de France , pour se dédommager des pertes dont ils couraient les risques , vendaient fort cher , achetaient à bas prix. Ainsi les productions tombèrent dans l'avilissement. Les terres furent mal cultivées ; on négligea l'entretien des ateliers. Les esclaves périssaient faute de nourriture. Tout languissait , tout s'écroulait. Enfin la paix ramena avec la liberté du commerce l'espoir de recouvrer

l'ancienne prospérité. Les événemens trompèrent les premiers efforts que l'on fit.

Il n'y avait pas trois ans que les hostilités avaient cessé lorsque la colonie perdit le commerce frauduleux qu'elle faisait avec les Américains Espagnols. Cette révolution ne fut point l'effet de la vigilance des garde-côtes. Comme on a toujours plus d'intérêt à les braver qu'eux à se défendre , on méprise des gens faiblement payés pour protéger des droits ou des prohibitions souvent injustes. Ce fut la substitution des vaisseaux de registre aux flottes qui mit des bornes très-étroites aux entreprises des interlopes. Dans le nouveau système , le nombre des bâtimens était indéterminé , et le temps de leur arrivée incertain ; ce qui jeta dans le prix des marchandises une variation qui n'y avait pas été. Dès-lors le contrebandier , qui n'était engagé dans son opération que par la certitude d'un gain fixe et constant , cessa de suivre une carrière qui ne lui assurait plus le dédommagement du risque où il s'exposait.

La plaie que cette perte avait faite à la colonie fut agrandie par les traverses qui lui vinrent de la métropole. Une administration peu éclairée embarrassa de tant de formalités la liaison réciproque et nécessaire des îles avec l'Amérique septentrionale , que la Martinique n'y envoyait plus en 1755 que trois ou quatre bateaux. La direction des colonies , en proie à des commis avides et

xxiii.
La Marti-
nique dé-
choit. Cause
de cette
décadence.

sans talent , fut promptement dégradée , avilie , et prostituée à la vénalité.

Cependant le commerce de France ne s'apercevait pas de la décadence de la Martinique. Il trouvait à la rade de Saint-Pierre des négocians qui lui achetaient bien ses cargaisons , qui lui renvoyaient avec célérité ses vaisseaux richement chargés , et il ne s'informait pas si c'était cette colonie ou les autres qui consumaient et qui produisaient. Les nègres mêmes qu'il y portait étaient vendus à un fort bon prix : mais il y en restait peu. La plus grande partie passait à la Grenade , à la Guadeloupe , même aux îles neutres , qui , malgré la liberté illimitée dont elles jouissaient , préféraient les esclaves de traite française à ceux que les Anglais leur offraient à des conditions en apparence plus favorables. On s'était convaincu par une assez longue expérience que les nègres choisis , qui coûtaient le plus cher , enrichissaient les terres , tandis que les cultures déperissaient dans les mains des nègres achetés à bas prix. Mais ces profits de la métropole étaient étrangers et presque nuisibles à la Martinique.

Elle n'avait pas encore réparé ses pertes durant la paix , ni comblé le vide des dettes qu'une suite de calamités l'avait forcée à contracter , lorsqu'elle vit renaître le plus grand de tous les fléaux , la guerre. Ce fut pour la France une chaîne de malheurs , qui d'échec en échec , de perte en perte , fit tomber la Martinique sous le joug des Anglais.

Elle fut restituée au mois de juillet 1763 , seize mois après avoir été conquise ; mais on la rendit dépouillée de tous les moyens accessoires de prospérité qui lui avaient donné tant d'éclat. Depuis quelques années , elle avait perdu la plus grande partie de son commerce interlope aux côtes espagnoles. La cession du Canada et de la Louisiane lui ôtait tout espoir de rouvrir une communication qui n'avait languie que par des erreurs passagères. Elle ne pouvait plus voir arriver dans ses ports les productions de la Grenade , de Saint-Vincent , de la Dominique , qui étaient devenues des possessions britanniques. Un nouvel arrangement de la métropole qui lui interdisait toute liaison avec la Guadeloupe ne lui permettait plus d'en rien espérer.

La colonie , réduite à elle-même , ne devait donc compter que sur ses cultures. Elle s'en occupait avec beaucoup d'ardeur , lorsqu'un malheureux événement vint détruire le bien que des travaux suivis avaient commencé à opérer. L'île avait eu à souffrir de plusieurs ouragans qui s'étaient succédés trop rapidement ; mais aucune de ces grandes convulsions de la nature n'avait exercé autant de fureurs que celle de 1766. Les vivres furent abîmés , les récoltes anéanties , les arbres déracinés , les bâtimens même renversés. La destruction fut si générale , qu'il resta à peine quelques colons en état de consoler tant d'infortunés , de soulager tant de misères.

Si les négocians de France eussent eu quelque humanité, si même ils eussent connu leurs vrais intérêts, ils auraient prodigué les secours à une colonie importante qui avait créé tant de fortunes dans les ports de mer de la métropole, et qu'avec des avances faites à propos on pouvait mettre en état d'y en élever bientôt de nouvelles. Le malheur de la Martinique voulut que ces marchands sans cœur et sans prévoyance l'abandonnassent à sa fatale destinée. Loin de multiplier les expéditions comme les circonstances l'exigeaient, ils les réduisirent à un très-petit nombre, dans la crainte que les marchandises qu'ils enverraient ne fussent pas assez promptement vendues, et dans la crainte que leurs navires ne rapportassent pas d'assez riches cargaisons.

Telle était la situation de la colonie lorsqu'en 1767 parut dans son sein une espèce de fourmi inconnue jusqu'alors dans l'archipel américain. C'est, dit-on, un insecte très-petit. Il a des raies brunes et blanches avec une sorte de duvet sur tout le corps. Une odeur acide est celle qu'il exhale. La nuit, le matin, le soir, il marche en ligne droite, et cherche un abri sous terre durant les heures de la plus grande chaleur. Ses innombrables cohortes bravent les incendies et les inondations. Le feu et l'eau en détruisent une grande partie; mais celles qui ont échappé vont toujours en avant et ne s'arrêtent qu'à un plant de cannes à sucre, qu'elles ne quittent

que lorsqu'il n'y reste plus rien à dévorer.

La Barbade n'a point proprement de terre, et ses cultivateurs en vont souvent chercher à Démérari, où elle est peut-être meilleure qu'en aucun lieu du monde. C'est une opinion fort accréditée, qu'avec cette espèce d'engrais fut portée dans une île autrefois si florissante la fourmi dont nous parlons; elle y fit de si grands ravages, que ses habitans mirent en délibération s'ils ne lui abandonneraient pas leurs plantations. De cette malheureuse colonie l'insecte passa à la Martinique, d'où il se répandit à la Dominique, à Sainte-Lucie, à la Guadeloupe, à la Grenade, à Tabago. Son action ne fut pas égale partout, mais partout il causa des pertes incalculables.

Nul des moyens connus, nul des moyens qu'un grand intérêt pouvait inspirer ne fut oublié pour se débarrasser d'un ennemi si formidable. Tous furent inutiles. L'invitation adressée aux hommes éclairés de toutes les nations de chercher un remède à un fléau qui causait tant de malheurs ne réussit pas mieux. Aucun physicien ne tenta de le trouver ou n'en vint à bout. En multipliant les labours, les fumiers, les sarclages; en renouvelant les cannes à chaque récolte, et en les disposant de manière à faciliter la circulation de l'air, quelques colons des plus riches, des plus intelligens, parvinrent bien à diminuer le nombre des fourmis sur leurs habitations, mais jamais à les exterminer entièrement. Elles ne disparurent qu'après

l'ouragan de 1780, soit que ce fût l'ouvrage de ce phénomène, soit que le hasard eût amené à la même époque deux événemens qui n'avaient point entre eux de connexion.

Heureusement, peu après que les fourmis eurent commencé leurs affreux ravages dans les sucreries, le café, qu'elles respectaient, s'éleva subitement à un prix qu'il n'avait jamais obtenu. Ce bonheur inattendu fut une consolation et une ressource pour la colonie. Un très-grand nombre de ses enfans étaient ruinés, mais quelques-uns ne l'étaient pas; et ceux auxquels il restait de l'aisance pouvaient venir au secours des autres. Le sort se plut bientôt à les confondre tous. La production qui avait été favorisée par les circonstances tomba dans le dernier avilissement. A peine couvrait-elle la moitié des dépenses qu'il fallait faire pour l'obtenir. Ce ne fut que lentement qu'on lui vit reprendre faveur, et la guerre de 1778 rendit cette faveur comme inutile.

Après la pacification de 1783, les colonies françaises furent autorisées à recevoir de l'étranger un assez grand nombre d'objets que leur métropole était hors d'état de leur fournir. Cet adoucissement aux lois prohibitives, nécessaire à toutes les îles, l'était plus particulièrement à la Martinique, qui malheureusement ne l'obtint pas de la manière qu'elle l'aurait désiré, et qui lui aurait été le plus utile.

Dans la radé de Saint-Pierre s'était successive-

ment formée une classe d'hommes qui, dès l'origine simples commissionnaires, réussirent avec le temps à couper le fil des liaisons que les planteurs et les armateurs avaient eues autrefois ensemble, et à se rendre seuls vendeurs des marchandises d'Europe, seuls acheteurs des productions de l'Amérique. Ces intermédiaires inutiles, ayant ainsi réussi à concentrer dans leurs mains toutes les affaires, élevèrent rapidement des fortunes qui les mirent en état de faire des avances aux colons qui voulaient repeupler leurs ateliers, améliorer leurs habitations, ou même étendre leurs jouissances. Ces crédits, accordés à des conditions très-onéreuses, révoltèrent à la fin les emprunteurs, qui déférèrent au tribunal de l'opinion publique leurs créanciers comme des usuriers impitoyables contre lesquels l'autorité devait rigoureusement sévir. De leur côté, les prêteurs peignaient leurs débiteurs comme des gens de mauvaise foi, qui ne cherchaient qu'un prétexte pour se dispenser de payer l'intérêt ou le capital des secours que dans leur détresse ils avaient humblement sollicités. Ces accusations, bien ou mal fondées, avaient enfanté des haines dont la violence redoubla, lorsqu'en 1784 Saint-Pierre, qu'on trouvait déjà trop favorisé, et qui réellement l'était beaucoup trop, obtint seul le privilège d'admettre dans son sein les navigateurs de diverses nations qui porteraient les approvisionnemens dont il était impossible que le reste de la

colonie se passât. Peut-être le gouvernement ne parviendra-t-il jamais à rapprocher des cœurs si profondément ulcérés; mais il peut diminuer la violence de leurs ressentimens, en étendant à tous les ports de l'île des prérogatives que de fausses vues ou des inquiétudes mal fondées l'ont déterminé à concentrer d'abord dans un seul.

xxiv.
État actuel
de la Marti-
nique.

Au dernier décembre 1788 la Martinique comptait douze mille blancs de tout âge et de tout sexe, trois mille noirs ou mulâtres libres, quatre-vingt mille esclaves. Cette année la colonie reçut de la métropole, sur cent trente-six navires, jaugeant trente-deux mille sept cent trente-six tonneaux, pour 15,133,000 livres de marchandises, et lui envoya pour 25,640,457 livres de productions. Cette somme fut produite par cent trente-sept mille neuf cent quarante-cinq quintaux de sucre terré; par cent dix-neuf mille quatre cent cinquante-trois quintaux de sucre tête; par dix-huit mille sept cent quatre-vingt-cinq quintaux de sucre brut; par soixante-huit mille trois cent cinquante-trois quintaux de coton; par soixante-huit mille cent soixante-un quintaux de café; par neuf cent quatre-vingt-deux quintaux de cacao; par dix quintaux d'indigo; et par quelques minces objets dont la vente ne s'éleva pas au-dessus de 675,000 livres.

Dans la même année, les États-Unis versèrent de leurs denrées dans l'île pour 3,783,000 livres; les Anglais, pour 1,509,000 livres; les Espa-

gnols, pour 2,719,000 livres; les Hollandais, pour 958,000 livres; les Portugais, pour 88,000 livres; les Danois, pour 99,000 livres; les Suédois, pour 42,000 livres. Ces 9,198,000 livres furent payés avec les productions du pays ou avec les marchandises arrivées d'Europe.

Une observation à ne pas négliger, c'est que la Martinique ne consuma ni ne livra aux étrangers tout ce qui lui avait été envoyé de France. Elle en fit passer quelques parties à la Guadeloupe, et beaucoup plus à Sainte-Lucie, îles nationales qui elles-mêmes lui avaient fourni environ le quart des cargaisons sorties de ses rades pour notre hémisphère.

Tous ceux qui, par instinct ou par devoir, s'occupent des intérêts de leur patrie, désireraient de voir les productions se multiplier à la Martinique. On sait, il est vrai, que l'intérieur de cette île, rempli de rochers affreux, n'est point propre à la culture du sucre, du café, du coton; qu'une trop grande humidité y nuirait à ces productions, et que, si elles y réussissaient, les frais de transport au travers des montagnes et des précipices rendraient inutile le succès des récoltes. Mais on pourrait former dans ce grand espace d'excellentes prairies, et le sol n'attend que la faveur du gouvernement pour fournir aux habitans ce genre de fécondité reproductive des bestiaux si nécessaires à la culture et à la subsistance. L'île a d'autres quartiers d'une nature ingrate; des terrains escar-

xxv.
La Marti-
nique peut-elle
espérer de
voir amélio-
rer sa con-
dition?